

## Comment faire une histoire populaire des tranchées ?

LA QUESTION SOULEVÉE par le titre de cette note de recherche apparaîtra bien saugrenue à beaucoup de lecteurs familiers de l'histoire combattante de la Première Guerre mondiale. Car en un sens, cette histoire des tranchées « vue d'en bas » a déjà été, au moins en partie<sup>1</sup>, écrite. De nombreux historiens de la Grande Guerre, parmi lesquels Rémy Cazals et André Loez, Jean-François Jagielski et Thierry Hardier, John Horne ou encore Martha Hanna, ont tous mobilisé des écrits populaires pour raconter la vie des soldats en secteur<sup>2</sup>. Certains d'entre eux – Germain et Anna Cuzacq, les frères et sœur Papillon, Paul et Marie Pireaud, ou plus encore le tonnelier Louis Barthas – sont devenus, à force d'être cités, d'éminentes figures du témoignage de guerre<sup>3</sup>. Et au-delà de ces « célébrités », ce ne sont pas les sources qui manquent pour écrire cette histoire : dans une tentative pour circonscrire la population disponible des témoignages combattants édités, j'ai moi-

---

1. Il manque encore une grande étude sur le monde paysan dans la guerre, au front comme à l'arrière.

2. Rémy Cazals et André Loez, *Dans les tranchées de 1914-1918*, Cairn, 2008, réédité en 2012 sous le titre *14-18. Vivre et mourir dans les tranchées* par les éditions Tallandier ; Jean-François Jagielski et Thierry Hardier, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Imago, 2001 ; John Horne, « Entre expérience et mémoire : les soldats français de la Grande Guerre », *Annales HSS*, sept.-oct. 2005, n° 5, p. 903-919 ; Martha Hanna, « A Republic of Letters : The Epistolary Tradition in France during World War I », *American Historical Review*, 2003, vol. 108, n° 5, p. 1338-1361.

3. Germain Cuzacq, *Le Soldat de Lagraulet : lettres de Germain Cuzacq écrites du front entre août 1914 et septembre 1916*, Eché, 1984 ; Marthe, Joseph, Lucien, Marcel Papillon. « Si je reviens comme je l'espère. » *Lettres du front et de l'arrière, 1914-1918* [2003], recueillies par Madeleine et Antoine Bosshard, postface et notes de Rémy Cazals et Nicolas Offenstadt, Perrin, 2005 ; Martha Hanna, *Ta mort serait la mienne. Paul et Marie Pireaud dans la Grande Guerre* [2006], Anatolia, 2008 ; *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918* [1978], introduction et postface de Rémy Cazals, La Découverte, 2003.

même recensé un minimum de 140 écrits rédigés par des membres des classes populaires en 1914. Si le front de 1914-1918 a ses témoins subalternes et que des historiens se sont saisis de leurs textes, où est donc le problème, me demandera-t-on ?

Le problème que je voudrais aborder tient simplement dans la distinction entre une histoire des tranchées vue d'en bas et une histoire populaire des tranchées. En un sens, je l'ai dit, l'histoire du front à partir de sources populaires existe. Elle revient à se saisir des écrits du peuple comme source pour compléter nos connaissances de la vie des premières lignes en leur offrant, en quelque sorte, le point de vue du rang. En revanche, une histoire populaire des tranchées reste à faire. Elle consisterait, c'est du moins ce que je voudrais plaider ici, à se saisir des écrits d'en bas pour eux-mêmes, en tant que la manière dont ils sont rédigés dit quelque chose de la façon spécifique par laquelle les classes populaires supportent, endurent, voire subissent la guerre.

Or sur ce point, le conflit donne au chercheur des appuis inestimables. Parce que l'immense majorité des conscrits a été scolarisée, il s'agit en effet d'un moment historique rare où même les membres des classes populaires les plus ordinairement invisibles, ceux qu'en général on n'entend jamais, « la masse des indifférents » déplorée par les leaders syndicaux ou ceux qui « prennent la vie comme elle vient », pour parler comme Richard Hoggart<sup>4</sup>, ont parfois saisi la plume ou le crayon pour raconter, d'une manière que je crois bien spécifique, leur expérience du front. En évoquant ces soldats disciplinés parce que résignés (« C'est comme ça », « On ne peut faire autrement », « Il faut bien y aller puisqu'ils nous le disent »), je pense en effet à un type particulier d'écrits populaires – tous ne prennent pas cet aspect – encore trop peu interrogés par l'historiographie : les plus redondants des carnets et autres correspondances de guerre – lettres, mais aussi cartes postales<sup>5</sup> –, soit l'ensemble des écrits rédigés au jour le jour par des individus non militants et qui semblent de prime abord décourager leur usage, au sens où ils s'apparentent non seulement au

---

4. Richard Hoggart, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Minuit, 1970 [*The Uses of Literacy*, 1957], p. 48 notamment.

5. Pour un exemple remarquable d'analyse d'une correspondance populaire entièrement constituée de cartes postales, lire Luc Capdevila, « L'expérience de guerre d'un combattant ordinaire. Une histoire de la souffrance et de la résignation à partir de sources privées (France, 1914-1918) », *Modern & Contemporary France*, 2003, vol. 11, n° 1, p. 57-67.

seul exposé quotidien de l'emploi du temps des soldats mais, pire encore, à la redite quasi immuable des mêmes faits et gestes. Tout lecteur de témoignages de la Grande Guerre en a déjà croisé : on y retrouve l'interminable litanie des journées du front, faites de plages de sommeil entrecoupées de repas, de veilles, d'inventaires des colis reçus de l'arrière, d'énoncés météorologiques, de parties de cartes et de passages au bistrot, de corvées, de travaux et autres revues. De cette sorte d'agendas se réduisant à compiler sans relâche des descriptions d'activités quotidiennes, on pourrait encore dire qu'ils se distinguent de l'ensemble des autres témoignages disponibles par la place tenue qu'y tient l'expression de sentiments ou de jugements personnels.

Ce sont ces textes particuliers sur lesquels je voudrais m'arrêter pour en questionner le style, et tenter de vérifier si celui-ci correspond effectivement à une classe particulière d'attitudes populaires dont il serait le marqueur et l'indicateur. Cette interrogation, que je qualifie à dessein de littéraire, trouve sa source et ne s'entend que dans une confrontation avec les écrits de la bourgeoisie intellectuelle mobilisée, auxquels j'ai consacré une longue enquête<sup>6</sup> et dont ils sont en quelque sorte les plus éloignés, formellement comme par leur contenu, sur le *continuum* des témoignages de guerre. À travers leur grammaire du volontarisme et de la grandeur et, plus généralement encore, leur prétention réflexive à universaliser leur regard sur le conflit, notamment dans l'espoir d'en maîtriser l'avenir, les carnets et correspondances des intellectuels peuvent en effet être lus comme le témoignage de l'engagement spirituel de leurs auteurs dans et pour la guerre. Par comparaison avec ces écrits lettrés, mais aussi avec ceux des membres des classes populaires statutairement autorisés à parler<sup>7</sup> ou simplement plus politisés – autodidactes, militants politiques ou syndicaux, instituteurs – il s'agit de soulever, à propos des carnets du rang, une question aussi simple que la solution à lui apporter est difficile : que faire de ces décalques journaliers parfois empilés jusqu'au trop-plein ? Ou, dit autrement, comment prendre au sérieux la répétitivité des carnets, tant du point de vue de l'écriture du récit (comment restituer la réitération

---

6. Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Seuil, 2013.

7. Sur le droit à la parole comme compétence statutaire fondant la capacité à parler, lire les analyses classiques de Pierre Bourdieu, *La Distinction, critique sociale du jugement*, Minuit, 1979, p. 478-479.

du même sans ennuyer son propre lecteur ?) que de celui de l'analyse du phénomène étudié (peut-on voir dans cette répétitivité de l'écriture la mise en mots d'un mélange de soumission et d'adaptation fatalistes aux cadres obligés de la mobilisation, autrement dit l'indice de l'existence de modalités proprement populaires de ténacité combattante ?).

À travers cette dernière question, on voit immédiatement poindre, en arrière-fond, l'ambivalence entre populisme et misérabilisme, si fréquente chaque fois qu'il est question d'analyse « savante » des milieux populaires<sup>8</sup>. Par rapport aux démonstrations de réflexivité dont les témoins les plus célèbres, et les plus cités, semblent se faire les champions, comment prendre en charge la litanie des « petits faits quotidiens » racontés dans ces agendas ? La tentation populiste consistant à tordre le bâton pour faire de ceux-ci un presque équivalent des « grands » textes semble représenter un danger relativement faible même si, on le verra, pas totalement inexistant. En revanche, la pente misérabiliste apparaît bien plus probable tant semble élevé le risque, soulevé par la comparaison, de ne jauger ces écrits que sous les auspices de la privation ou du manque.

Voilà résumés les enjeux de ce texte. Mais avant de nous confronter à ces problèmes, faisons un pas en arrière pour revenir au point de départ : que sait-on, aujourd'hui, des témoignages populaires des soldats du front ?

### LA CONSTITUTION TARDIVE D'UN CORPUS POPULAIRE

Fort longtemps après la fin du conflit, il est resté difficile aux historiens d'imaginer s'intéresser aux soldats du rang parce que, jusqu'au début des années 1980, les témoignages populaires publiés restaient rares. La structure historique de l'édition du témoignage de guerre (voir tableau ci-dessous) oppose une première vague de publications entre 1915 et 1920, durant laquelle les seuls à publier sont les membres des classes moyennes et supérieures, à une dernière vague, qu'on peut faire débiter avec la publication des carnets de Louis Barthas en 1978, où la moitié des textes sont le fait de soldats appartenant aux classes populaires ou

---

8. On renvoie ici à Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Gallimard/Seuil, 1989.

à la petite bourgeoisie<sup>9</sup> : à dire vrai, plus de 90 % des témoignages venus de ces deux catégories sont publiés après 1978. Au milieu, un grand vide, particulièrement dans l'après-Seconde Guerre mondiale : selon les critères retenus<sup>10</sup>, 84 livres (12 % du total) sont publiés entre 1921 et 1939, à peine 31 (4 %) entre 1940 et 1977<sup>11</sup>.

	de 1915 à 1920	de 1921 à 1939	de 1940 à 1977	de 1978 à 2011	Total
classes populaires	1%	4%	3%	91%	100% (140)
petite bourgeoisie	4%	2%	2%	91%	100% (89)
bourgeoisie moyenne	39%	12%	3%	46%	100% (110)
classes supérieures	46%	17%	6%	31%	100% (373)
Total général	31% (221)	12% (84)	4% (31)	53% (376)	100% (712)

TABLE 1 : Évolution du nombre de titres en fonction de la position sociale du témoin

9. Pour permettre des comparaisons, j'ai repris la nomenclature utilisée par Christophe Charle dans ses travaux. La catégorie « classes populaires » regroupe les positions suivantes : ouvrier, ouvrier agricole, artisan, charron, docker, domestique, paysan, tonnelier, tisseur ou jardinier. Celle de « petite bourgeoisie », les métiers de clerc, directeur d'école, petit commerçant, représentant de commerce, instituteur, hôtelier, employé ou greffier. La grille est reproduite avec les exemples mentionnés dans Christophe Charle, *La République des universitaires, 1870-1940*, Seuil, 1994, annexe 1, p. 473.

10. Pour des détails sur l'élaboration de la base de données de 733 témoins combattants dont le tableau est issu, je me permets de renvoyer de nouveau à Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ?*, op. cit., p. 387 sq., et à « Les témoignages des combattants français de 1914-1918. Essai d'état des lieux statistique » in Frédéric Rousseau et al., *Témoins et témoignages. Figures et objets du xx<sup>e</sup> siècle*, à paraître.

11. On retrouve ici la structure temporelle déjà mise en lumière par Philippe Olivera à propos des témoignages consacrés aux mutineries (« Le mutin derrière le fusillé, ou le silence durable de l'acteur », in André Loez et Nicolas Mariot (dir.), *Obéir/désobéir. Les mutineries de 1917 en perspective*, La Découverte, 2008, p. 416-432).

C'est cette irruption soudaine des écrits populaires que met bien en lumière la publication récente du livre *500 témoins de la Grande Guerre*<sup>12</sup>. En annexe, un tableau compare la structure professionnelle du groupe des 245 témoins retenus par Jean Norton Cru en 1929<sup>13</sup> avec celle des 460 soldats dont on connaît l'occupation pour l'ouvrage de 2013 : alors que le premier ne compte, selon Cru lui-même, qu'un seul « homme du peuple » (voir l'encadré ci-dessous), le second parvient à réunir une moitié de témoins issus des « catégories populaires » de l'époque.

#### Les soldats du peuple édités avant 1940 : des miraculés sociaux ?

Comme souvent, les exceptions dans un ensemble sont intéressantes à observer de plus près. Ainsi en est-il de la petite dizaine de combattants membres des classes populaires en 1914, dont les conditions d'édition avant 1940 mériteraient une enquête spécifique tant leur publication apparaît improbable. D'après Jean Norton Cru, les lettres à sa fiancée d'Henri Volatier<sup>1</sup>, fils de paysan aîné de dix enfants, berger puis garçon-boucher à Crançot dans le Jura avant la guerre, tué au Vieil Armand le 4 mai 1916, sont « dignes d'attention car elles offrent un caractère unique dans notre collection d'ouvrages : Volatier est le seul soldat homme du peuple, le seul poilu non bachelier ou breveté dont on ait publié les impressions<sup>2</sup> ». Si l'auteur de *Témoins* reste prudent devant les lettres, c'est qu'elles ont évidemment été soigneusement sélectionnées, retouchées et commentées par leur éditeur, aumônier du 5<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied auquel appartenait le soldat Volatier, au point de faire quasiment de l'ouvrage, d'après Norton Cru, une « biographie pieuse ». Très probablement, l'édition chez Payot en 1932 des souvenirs de guerre d'Antoine Grillet, commis à la bourse de Paris en 1914, simple soldat promu sergent, a-t-elle fait l'objet du même type de recommandation et de mise en forme (c'est cette fois le général Passaga

12. Rémy Cazals (dir.), *500 témoins de la Grande Guerre*, Éditions midi-pyrénéennes / Edhisto, 2013.

13. Jean Norton Cru, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs des combattants édités en français de 1915 à 1928*, Les Étincelles, 1929, réédité avec une préface et une postface de Frédéric Rousseau, Nancy, PU de Nancy, 2006.

qui préface le texte)<sup>3</sup>, tout comme l'ouvrage de l'apprenti dans une visserie industrielle du Nord (mais titulaire du certificat d'études) Gaston Lefevbre, réécrit après-guerre par l'auteur (seul?) à partir de son carnet de poche<sup>4</sup>.

On peut mesurer l'ampleur du travail de rectification effectué sur ces textes en les confrontant à deux autres ovnis de la production populaire antérieure à 1940. Le premier, les « mémoires » du poilu breton Ambroise Harel, bien qu'édité par les éditions Ouest France en 2009, avait été imprimé pour les proches et placé « en vente chez l'auteur » en 1921, comme il était inscrit sur la page de titre de l'exemplaire original retrouvé par le préfacier. Dans une courte introduction, Ambroise Harel (dont on ne sait malheureusement presque rien<sup>5</sup>) énonce ses objectifs, parfaitement (trop?) ajustés aux questions qui sont ici soulevées : « Je ne suis qu'un paysan breton et j'ai écrit ces pages sans prétention littéraire. J'ai cru qu'il était bon que, parmi les ouvrages sur la guerre, bien rédigés, bien pensés, bien arrangés, il s'en trouvât un, écrit par un simple de la terre. Les gens cultivés qui ont écrit des livres sur la Grande Guerre (je ne parle naturellement que de ceux qui l'ont vécue) l'ont-ils vue, l'ont-ils sentie comme nous? Ils nous ont mis en scène bien souvent et, je l'avoue, nous n'avons pas de peine à nous reconnaître dans certaines scènes et certains dialogues. Mais cela ne touche qu'à nos manières extérieures, et à nos réflexions plus ou moins pittoresques et frustes. Nous parlons peu, nous autres; surtout nous livrons peu nos sentiments intimes. Sans doute parce que notre vocabulaire est pauvre. Mais aussi parce que notre contact permanent et solitaire avec la terre nous a façonnés, dès notre jeune âge, en hommes silencieux. Des mémoires d'un poilu paysan n'ont pas été publiés jusqu'ici à ma connaissance. Peut-être ceux-ci intéresseront-ils, dans leur forme et dans leur expression, beaucoup de ceux qui ont quitté la faux en août 1914, ou comme moi, la charrue<sup>6</sup>. »

Le second ouvrage est publié par Albin Michel à l'orée des années 1930<sup>7</sup>. Si l'on en croit son préfacier, Jean Martet (1886-1940), poète et romancier chez le même éditeur, par ailleurs secrétaire et confident de Clemenceau de juillet 1915 à sa mort en 1929, le manuscrit lui est apporté début 1930 par son auteur, recommandé par un ami commun. Albert Jamet lui fait l'effet, explique-t-il, « d'un paysan, vaguement endimanché. Il avait une petite tête ronde, une face rouge, sculptée lourdement, de grosses mains qui semblaient faites pour manier la faux, une voix rude, rocailleuse, et il s'exprimait avec une correction de garçon de ferme ». Toujours d'après Martet, l'homme raconte ses origines paysannes, explique avoir été prisonnier en

Allemagne et être devenu après-guerre chauffeur d'auto. Il a sous le bras un paquet enveloppé dans un journal, contenant deux cents ou deux cent cinquante pages « d'une petite écriture d'enfant de 7 ans » qu'il souhaite faire éditer. « C'était écrit dans un terrible charabia. Pas une phrase ne tenait sur ses pieds. Pour l'orthographe, inutile d'en parler. » Le romancier lui faisant remarquer que « le style n'est pas correct », l'homme précise que c'est normal, puisqu'il a arrêté l'école à 10 ans. Après lecture, Martet dit avoir rapidement obtenu l'accord d'Albin Michel, évidemment à condition de « réécrire entièrement, de remanier et de couper ». Le manuscrit est confié à un correcteur de la maison, qui réécrit les phrases pour leur faire dire « d'abord ce que Jamet avait voulu leur faire dire, [...] et deuxièmement dans la langue qu'on parle chez nous ». Le livre est alors publié, non sans que le préfacier redouble d'efforts pour mettre en garde ses futurs lecteurs : « Il faut lire cela comme on se penche sur une photographie sans trucage, sans retouche. Il ne faut pas y chercher de l'art. C'est un "document", pas autre chose, un document de premier ordre, rédigé par un homme qui, chose rare, n'a été gâté et perverti par aucune littérature. [...] Puissent ces quelques mots de présentation valoir à ce paysan d'être ménagé en tant qu'écrivain, et aux pages qu'on va lire de n'être pas jugées comme un livre<sup>8</sup> ». Comme dans le cas d'Ambroise Harel, on peut d'ailleurs s'étonner de la qualité du témoignage : il s'agit en effet d'un des très rares textes (le seul?) dans lequel sont racontées à la fois une désertion et les tentations homosexuelles des soldats en guerre. Faut-il alors entrevoir, sous ces exceptionnelles évocations, l'emprunt passager d'un écrit populaire pour faire passer comme en contrebande quelques transgressions des codes sociaux parmi les plus solides de l'écriture publique de la guerre ?

Reste que, si grande que soit l'ampleur du travail éditorial réalisé sur la plupart des écrits populaires publiés dans l'entre-deux-guerres, il est remarquable de constater que leurs préfaciers ou commentateurs notent immédiatement ce qui distingue ces textes des habituels témoignages lettrés. Ainsi Jean Norton Cru remarque-t-il que les lettres de Volatier sont d'autant plus intéressantes que « ce paysan dévot et patriote n'exprime pas les sentiments héroïques qui font bien dans un livre », notamment lorsqu'il reconnaît, devant des blessés « boches », rêver être à leur place ; ou plus tard, quand il écrit espérer que ses propres blessures le « retiendront encore pour longtemps à l'hôpital ». Martet va plus loin en remarquant précisément ce qui nous occupe : que le carnet du paysan a ceci de particulier qu'il s'acharne à raconter la guerre même



quand elle s'amollit dans l'ennui, autrement dit, là où d'autres écrivains plus nobles auraient peut-être arrêté leur récit : « Jamet ignore tout des roueries de l'écrivain. Il ne sait pas que tout ce qu'on a vu n'est pas toujours bon à dire. Il ne choisit pas. La guerre cesse parfois d'être une chose horrible pour devenir une chose assommante ; il continue à la décrire. [...] Jamet ne cherche point du tout à faire de l'esprit avec la guerre. Il n'a pas d'autre ambition que de voir, de voir beaucoup, de voir avec clarté, netteté, de se souvenir et de raconter fidèlement<sup>9</sup>. »

Enfin, aux côtés de ces textes « miraculés » de l'édition parisienne, il faudrait évidemment faire une place spécifique aux écrits des militants, des plus célèbres comme René Naegelen, fils de boulanger, apprenti pâtissier après avoir dû abandonner ses études une fois le brevet obtenu, engagé à la SFIO à partir de 1911 et journaliste après-guerre, qui parvient à faire publier ses *Suppliciés* dès 1927 à la librairie bon marché Baudinière<sup>10</sup>, aux moins connus édités au mitan des années 1930 par la Librairie du travail, sise au 17, rue Sambre-et-Meuse, à Paris près de Belleville<sup>11</sup>.

1. *Au Vieil Armand. Lettres de Henri Volatier, chasseur au 5<sup>e</sup> bataillon alpin, à sa fiancée, publiées par G. Mouterde, S. J.*, Beauchesne, 1918.

2. Jean Norton Cru, *Témoins*, op. cit., p. 550.

3. Antoine Grillet, *engagé volontaire, sergent au 321<sup>e</sup> d'infanterie, division la Gauloise. Fantassin. Souvenirs de guerre (1914-1919)*, Payot, 1932.

4. Gaston Lefebvre, « *Un de l'avant* » : *carnet de route d'un « poilu » (9 octobre 1914-27 novembre 1917)*, Lille, Journaux et imprimeries du Nord, 1930. Né en 1896, l'auteur est issu d'une famille très pauvre où le père gagne cinq francs par jour avant guerre, travaillant même le dimanche pour subvenir aux besoins de la famille. En 1915, l'auteur est temporairement ordonnance d'un lieutenant.

5. Tout juste peut-on préciser que sur l'acte de naissance d'Ambroise à Langon, le 5 février 1895, son père « laboureur » de 28 ans a pour témoins l'instituteur et un menuisier du bourg, et il est capable de signer l'acte lui-même (AD Ille-et-Vilaine). Il meurt dans la même petite ville en 1936.

6. Ambroise Harel, *Mémoires d'un poilu breton*, Rennes, Éditions Ouest France, 2009, p. 11.

7. Albert Jamet, *caporal d'escouade. La guerre vue par un paysan*, Albin Michel, 1931.

8. *Ibid.*, préface p. 7-11.

9. *Ibid.*, préface p. 10-11.

10. René Naegelen, *Les Suppliciés. Histoire vécue*, Librairie Baudinière, 1927.

11. Lire *Heures maudites. Journal de route d'un soldat de la guerre. 1914-1915* de l'ébéniste, ajusteur-monteur, militant socialiste (dès 1912) puis communiste Antoine Guasson ; et *Immobilisto ! Journal d'un marin* de l'inconnu Jean Proux, tous deux publiés en 1936 ; ou encore, l'année suivante, *La Guerre, c'est ça*, de l'instituteur syndicaliste révolutionnaire Louis Hobej (les données biographiques mentionnées proviennent du dictionnaire *Le Maitron*).

En raison de cette longue absence d'écrits populaires, mais pas seulement, l'histoire sociale de la Grande Guerre ne s'est guère saisie de l'expérience des combattants, préférant voir le mouvement social sur son « autre front » : dans la rue, lors des grandes grèves, et dans l'usine, fût-elle d'armement<sup>14</sup>. Accommodements, sinon trahison de l'idéal internationaliste par les « majoritaires », socialistes soutenant l'union sacrée<sup>15</sup>, consentement apparent des soldats du rang au conflit, affectations spéciales de très nombreux ouvriers dans l'industrie de guerre<sup>16</sup> : autant d'éléments qui se sont longtemps conjugués pour détourner les spécialistes du mouvement social de l'étude des soldats<sup>17</sup>. Comme toujours, cette proposition générale a ses exceptions. Dès avant le « moment Barthas », quelques historiens s'étaient déjà efforcés de « populariser » leurs corpus documentaires. Dans sa thèse sur les anciens combattants, à une époque où les écrits des paysans et ouvriers étaient encore rares sinon inexistants, Antoine Prost a pu ainsi utiliser, pour accéder aux souvenirs des soldats, les 425 témoignages inédits rassemblés par Roger Boutefeu pour écrire *Les Camarades*, grâce à une annonce passée dans des journaux de province<sup>18</sup>. Pour écrire son histoire des soldats languedociens de la Grande Guerre, Jules Maurin a utilisé, en complément des fiches matricules qui constituent le matériau central de sa thèse, des correspondances, des carnets et surtout environ

---

14. Lire entre autres Patrick Fridenson (dir.), *1914-1918. L'autre front*, Les éditions ouvrières, 1977 ; et Jean-Louis Robert, *Les Ouvriers, la patrie et la révolution. Paris 1914-1919*, Annales littéraires de l'université de Besançon, n° 592, 1995.

15. Madeleine Rebérioux, « Le socialisme et la Première Guerre mondiale », in Jacques Droz (dir.), *Histoire générale du socialisme* [1974], tome 2, PUF, 1997, p.194-195. Lire aussi Jay Winter, *Socialism and the Challenge of War. Ideas and Politics in Britain, 1912-1918*, Londres & Boston, Routledge & Keagan, 1974.

16. John Horne, « "L'impôt du sang" : Republican Rhetoric and Industrial Warfare in France, 1914-1918 », *Social History*, 1989, vol. 14, n° 2, p. 201-223 et plus généralement *Labor at War : France and Britain 1914-1918*, Oxford, Clarendon Press, 1991. Pour le cas allemand, lire les travaux de Gerald D. Feldman, *Army, Industry and Labour in Germany, 1914-1918*, Princeton, Princeton U.P., 1966 et Jürgen Kocka, *Klassengesellschaft im Krieg : Deutsche Sozialgeschichte 1914-1918*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1973.

17. Sur ces différents points et de façon plus générale sur l'historiographie de la Grande Guerre, on renvoie à Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Seuil, 2004.

18. Roger Boutefeu, *Les Camarades, soldats français et allemands au combat, 1914-1918*, Fayard, 1966 ; et Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française*, vol. 3, *Mentalités et idéologies*, Presses de la FNSP, 1977, p. 6-33.

150 entretiens recueillis au long d'une enquête orale menée entre 1974 et 1978 auprès des derniers anciens combattants encore en vie en Lozère et dans l'Hérault<sup>19</sup>.

Depuis leur travail, les historiens peuvent donc s'appuyer sur la vague de publications d'écrits populaires. Et de fait, il est aujourd'hui clairement possible d'écrire une histoire sociale du front qui soit adossée autant aux témoignages lettrés les plus souvent cités qu'à ceux d'hommes issus des milieux défavorisés de la société de l'époque. À l'occasion de l'enquête menée pour évaluer l'ampleur et la composition de la population totale des témoins combattants édités de la Grande Guerre (pour l'armée française et sans les marins), j'ai donc pu recenser 140 témoins membres des classes populaires (soit 20 % de l'ensemble des 711 dont je connais l'occupation professionnelle en 1914) et encore 89 (12 % du total) issus des rangs de la petite bourgeoisie. Bien évidemment, ces groupes sociaux sont tout à fait sous-représentés parmi les témoins par rapport à leur poids réel dans la population masculine adulte de l'époque<sup>20</sup>. Reste que la proportion et plus encore le niveau brut sont désormais non négligeables, et ne peuvent qu'augmenter à l'avenir avec la publication d'autres carnets d'hommes du rang. 140 témoignages, cela permet de travailler ! Et c'est même un total en un sens déjà trop important pour des récits historiques dans lesquels il est difficile de mobiliser autant de textes autrement que de façon homéopathique (une à deux citations par auteur au maximum, sans que celui-ci puisse être sérieusement présenté, ni l'extrait choisi correctement contextualisé).

De ces hommes du peuple, on peut dresser un bref portrait sociologique qui montre combien ils sont éloignés des témoins habituellement appelés pour raconter le conflit. L'écrasante majorité d'entre eux a un niveau scolaire élémentaire au mieux sanctionné par l'obtention du certificat d'études primaires (seuls 15 d'entre eux sont passés par le primaire supérieur, 3 ont fait des études supérieures). Il s'agit pour l'essentiel d'hommes de troupe relativement peu promus au cours du conflit. 90 % d'entre eux partent dans le rang, et 80 % en relèvent toujours lorsqu'ils quittent le front, quelle qu'en soit la cause (sur 140

---

19. Jules Maurin, *Armée, guerre, société. Soldats languedociens (1889-1919)*, Publications de la Sorbonne, 1982, rééd. 2013 avec une introduction d'André Loez et de Nicolas Offenstadt, p. 126-136 pour une présentation de « l'enquête orale ».

20. Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ?*, op. cit., p. 414-419.

individus, on compte un officier et 10 sous-officiers à la mobilisation, ce nombre passant respectivement à 8 et 18 au terme de celle-ci). Par comparaison, en moyenne, les deux tiers des témoins combattants édités appartenant aux classes supérieures terminent le conflit avec un rang d'officier. Enfin, pour la grande majorité d'entre eux, les hommes du rang dont on peut lire le témoignage font partie des mondes ruraux de la Belle Époque. 90 % d'entre eux sont nés dans un bourg ou un village, quand ce taux tombe à 49 % pour la bourgeoisie moyenne et à 39 % pour les classes supérieures (dont la moitié des membres naissent à Paris ou dans une préfecture)<sup>21</sup>. Professionnellement, plus de la moitié des soldats du peuple édités travaillent la terre dans des fermes (76 individus sur 140, dont au moins 17 sont simples ouvriers agricoles) et encore 20 % (28) sont artisans (plusieurs menuisiers, serrurier, verrier, maréchal-ferrant, charpentier, horloger, etc.). Parce que le groupe est plus jeune que la moyenne des témoins<sup>22</sup>, on y compte encore 17 commis (des postes, des contributions et surtout de commerces divers), soit 12 % de l'ensemble. Sans surprise si l'on a en tête les rappels des ouvriers qualifiés vers l'arrière, notamment dans les usines d'armement, le monde des grands ateliers d'industrie est relativement absent de l'échantillon. Celui-ci ne rassemble que 19 ouvriers (14 % de l'ensemble), dont seulement 5 d'usines textile et 5 de grandes entreprises industrielles (1 mineur, 2 ouvriers de l'armement chez Schneider, un d'une usine chimique, un ajusteur aux ateliers Grenier).

Qu'ont fait les historiens de ce gisement ? D'abord, ce renouvellement de corpus a naturellement conduit à mieux informer sociologiquement leur propos. Pour l'essentiel, les travaux qui se sont appuyés sur ces sources nouvelles proposent une sorte de prolongement des ouvrages sur la vie quotidienne aux tranchées écrits dans les années 1950 et 1960 par les anciens combattants de la rue d'Ulm que sont André Ducasse, Jacques Meyer et Gabriel Perreux<sup>23</sup>. L'objectif est explicitement énoncé dans l'introduction du livre de Rémy Cazals et André Loez : « On

---

21. La catégorie « bourg » rassemble ici toutes les communes ayant un code postal de 3 à 5 chiffres, hors sous-préfectures.

22. Il compte 62 % de jeunes hommes de moins de vingt-huit ans en 1914 contre 49 % pour la moyenne des témoins combattants.

23. André Ducasse, Jacques Meyer et Gabriel Perreux, *Vie et mort des Français, 1914-1918*, Hachette, 1959 ; et Jacques Meyer, *La Vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*, Hachette, 1967.

propose ici, annoncent les deux auteurs, un nouveau regard sur la “vie quotidienne” des soldats français de 1914-1918, à l’aide de ces sources plus nombreuses et plus variées. » Celles-ci sont définies non pas d’abord comme l’ensemble des textes rédigés par des soldats issus des milieux populaires de la société française d’avant 1914, mais de façon plus générale comme ceux des simples soldats ou caporaux « non professionnels de l’écriture ». Leur intérêt premier tient à ce qu’ils « donnent souvent à lire une autre guerre, vue du bas de la hiérarchie ». Il s’agit donc bien de restituer le point de vue de l’homme du rang, du non gradé, avec pour objectif de faire entendre des voix jusque-là largement absentes d’une histoire générale de l’expérience combattante : « Les textes de combattants de base seront largement utilisés ici pour proposer une histoire à hauteur d’homme, restituant le quotidien, le regard et l’expérience de ceux qui vécurent au plus près l’événement. Une histoire qui leur redonne la parole : on citera très largement ces témoignages de 1914-1918, en retenant les formulations heureuses par tel ou tel combattant de ce que tant d’autres auront évoqué<sup>24</sup>. »

Ce premier usage historien des récits populaires représentait évidemment une étape indispensable dans l’écriture d’une l’histoire « à parts égales » du front : l’ouvrage de Rémy Cazals et André Loez entremêle ainsi « anciens » témoignages lettrés et « nouveaux » textes populaires. Il a permis, notamment, de mettre en relief la dureté et la précarité de la survie dans les tranchées pour les hommes du rang, mais également le caractère obligé et indiscuté de la mobilisation chez les soldats ordinaires, le rôle déterminant des loisirs et solidarités de proximité au sein des escouades et compagnies, les représentations socialement différenciées de l’ennemi, du temps, du patriotisme ou de la paix à venir, ou encore les multiples stratégies d’esquive et de résistance développées par les hommes pour faire face à la discipline, voire contourner ou échapper aux postes et aux secteurs les plus dangereux.

Il existe à mon sens deux manières de donner suite à ce premier mouvement dans l’utilisation intensive des écrits des hommes du rang. La première consiste à simplement durcir cette vie quotidienne des tranchées dans le sens d’une histoire populaire. L’opération revient à creuser la question de l’autonomie des classes subalternes en s’intéres-

---

24. Rémy Cazals et André Loez, *Dans les tranchées de 1914-1918*, *op. cit.*, p. 9-10.

sant, dans et grâce à ces textes, à ce que Claude Grignon et Jean-Claude Passeron ont nommé des moments « d'oubli de la domination », ceux dont la hiérarchie est simplement absente. Comment ces hommes parviennent-ils à faire d'une corvée un moment sinon d'oubli, au moins d'échappatoire ? Comment, dans le même sens, l'investissement à bien faire les tâches imposées peut-il être un moyen de s'abstraire un instant du regard des gradés ? Plus simplement, comment s'octroyer des moments d'entre-soi où préserver les habitudes du pays ? Il s'agit de pénétrer ce que Guy Barbichon a justement appelé la « condition de confinement » des groupes dominés<sup>25</sup>, expression particulièrement adaptée pour qualifier la situation physique des hommes du rang entassés dans des granges de l'arrière-front ou dans les cagnas des premières lignes. L'enquête retrouve ici les problèmes très classiques d'étude des classes subalternes tels qu'ils ont notamment été présentés, avec une grande clarté, par Carlo Ginzburg dans *Le Fromage et les Vers* : comment contourner la médiation des classes dominantes dans le regard porté sur « ceux d'en bas » ? Comment, plus encore peut-être, prétendre accéder, *via* des sources écrites, aux contours et aux subtilités d'un monde où l'oralité tient une place centrale<sup>26</sup> ? Autrement dit, les écrits populaires nous donnent-ils une voie d'accès à ce sur quoi la plupart des témoignages de guerre restent muets parce qu'ignorants – les discussions et échanges entre soldats, ce dont ils parlent pendant qu'ils jouent à la manille, font la tournée des bistrots des villages de repos, ou simplement lorsqu'ils partagent une veille dans la tranchée ou la paille d'une obscure grange de l'arrière-front ?

La seconde manière de donner suite, que je voudrais présenter plus en détail dans les pages qui suivent, consiste à tenter de dépasser le récit « d'en bas » de la vie quotidienne aux tranchées. Car ce récit – Rémy Cazals et André Loez le soulignaient bien – a, en l'état, conservé une méthode d'exposition par l'exemple comparable à celle couramment utilisée jusqu'ici (et, au-delà, commune à la grande majorité des ouvrages d'histoire). Il s'agit d'une narration composée à partir d'une sélection de « formulations heureuses », comme l'écrivaient les deux auteurs, choisies dans les témoignages disponibles pour venir illustrer

---

25. Guy Barbichon, « Culture de l'immédiat et cultures populaires », in *Philographies. Mélanges offerts à Michel Verret*, Saint-Sébastien, ACL éditions, 1987, p. 125-136.

26. Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les Vers. L'univers d'un meunier frioulan du xv<sup>e</sup> siècle* [1976], Aubier, 1980, notamment la préface sur cette question.

chacun des thèmes abordés : les loisirs, les représentations, le combat, les refus, etc. Ce faisant, cette histoire ne s'est intéressée que de manière secondaire aux modalités et aux formes mêmes des écrits populaires. Or, il me semble qu'il est possible et heuristique de le faire, notamment par symétrie avec ce qui a été tenté à partir des textes des lettrés en faisant de la narration elle-même le cœur de l'analyse<sup>27</sup>. Mais si le procédé est commun, le parallèle ne peut être que distordu : car là où les travaux sur la « littérature de guerre » prétendent décrire de façon générique ce que fut « l'expérience de guerre » des soldats français, la seule mise en parallèle des corpus suffit à rappeler que ces études adoptent le point de vue des dominants sans vraiment se demander en quoi il est spécifique.

Dès lors, on comprend que, s'il est intéressant de soumettre les écrits populaires à une opération comparable (comprendre ce que l'écriture dit et fait des expériences de la guerre), ce n'est pas pour y découvrir de façon générique l'attitude « du » poilu, mais au contraire pour saisir ce que leur mode de composition doit aux contours et aux spécificités des styles de vie des milieux populaires du début du xx<sup>e</sup> siècle. C'est cette voie qui commence tout juste à être explorée à partir d'un type particulier d'écrits : ceux rédigés au jour le jour, dans le moment même de la guerre, par des soldats du rang dont il faudrait faire la sociologie mais dont l'une des caractéristiques est à coup sûr qu'ils ne sont pas habitués à prendre la parole, même comme militants politiques ou syndicaux (en ce sens, c'est-à-dire sur le plan de leur style analytique ou réflexif, les carnets de Barthes sont sans doute plus proches des textes des lettrés que de ceux des hommes dont il va être question). À travers l'analyse formelle de leurs écrits, il ne s'agit plus de proposer une histoire « vue du bas », mais bien une histoire populaire au sens où elle tente de restituer un mode « d'être en guerre » propre aux hommes des classes subalternes.

---

27. Lire les travaux de Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne, 1914-1920*, Éditions du CNRS, 2006 ; et « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? Témoignages et fictions de la Grande Guerre sous le regard de l'historien », *Vingtième Siècle*, oct.-déc. 2011, n° 112, p. 41-55 ; ou encore Leonard V. Smith, *The Embattled Self : French Soldiers' Testimony of the Great War*, Ithaca, Cornell U.P., 2007.

## JOSEPH, ANTOINE, MARCEL ET LES AUTRES

Pour esquisser les linéaments d'une telle histoire, je voudrais repartir de mon enquête sur la découverte du peuple par les intellectuels envoyés sur le front. Dans l'objectif de donner clairement à voir au lecteur ce qui séparait les écrits des lettrés des témoignages des soldats du peuple, j'avais en effet cherché à retourner le miroir en présentant trois textes – un carnet et deux correspondances<sup>28</sup> – choisis parce que leurs auteurs, et surtout leur style d'écriture, me semblaient être le plus éloigné possible des écrits des membres des classes dominantes abondamment cités dans le livre. La puissance du contraste devait rendre compte de l'ampleur des différences entre les vécus et expériences du conflit des uns et des autres.

Dans un premier temps, je me suis intéressé aux carnets de Joseph Astier, paysan isérois et simple chasseur alpin âgé de 22 ans en 1914. Ses écrits sont particulièrement intrigants lorsqu'on est habitué aux témoignages les plus classiques de la Grande Guerre, parce que leur auteur y consigne invariablement le déroulement de ses journées, quand bien même celles-ci sont la copie quasi conforme des précédentes comme des suivantes<sup>29</sup>. En un sens, il n'entreprend rien pour faire ce que font les autres écrivains de guerre : gommer justement la monotonie de leur existence, soit en la sublimant (cas d'André Pézard décrivant les assauts répétés sur la butte de Vauquois), soit en ne relevant que ce qui sort de l'ordinaire. Joseph Astier, lui, énumère en effet chaque jour, sans jamais faillir et à peu près dans le même ordre, les événements qui rythment sa vie de soldat : le réveil, le jus, les soupes, les revues, corvées ou travaux alternant avec de courtes plages de sommeil. C'est cette manière de réciter, plus que ce qui est raconté, qui fait la singularité du témoignage. La monotonie est particulièrement présente lors des périodes de première ligne :

---

28. Le choix de traiter d'un carnet intime, mais aussi de lettres, est important en particulier pour ne pas laisser penser que les écrits populaires visés dans cet article rassembleraient en fait de simples carnets de route où sont énumérées les étapes d'un parcours (ceux-ci ne sont d'ailleurs aucunement la spécificité des classes populaires, puisqu'on en trouve rédigés par des officiers issus des rangs de la haute bourgeoisie).

29. Roland Chabert (éd.), *Printemps aux tranchées. Notes de campagne de Joseph Astier, soldat de la Grande Guerre, 6 mars – 1<sup>er</sup> juillet 1916*, Lyon, Élie Bellier éditeur, 1982.



20/4/1916, tranchée de Bey : « Comme d'habitude, j'étais bien couché. Je ne me levais pas pour boire le jus ainsi que la gnôle. Après je me suis rendormi jusqu'à la soupe. Après avoir mangé, j'étais encore pareil. On pouvait dire que j'étais toujours couché. Je ne me levais que pour manger. C'est vrai que le jour, on n'avait que ça à faire : manger et dormir. » [p. 55]

Lors des moments de repos dans l'arrière-front, un élément supplémentaire vient intégrer tout naturellement le rythme quotidien. La tournée au bistrot est une habitude aussi obligatoire que peuvent l'être l'appel ou les repas :

29/3/1916 : « Je me suis bien lavé et brossé, jusqu'à mon fusil, mais nous n'avons eu aucune revue. À 5 h, on a mangé la soupe et je suis sorti au café. J'ai bu pas mal de vin blanc et de bière, si bien qu'à 8 h, quand je suis rentré, j'étais presque gazeux. » [p. 41]

4/4/1916 : « J'ai mangé la soupe en arrivant et je suis allé boire mon litre comme d'habitude avant de me coucher. » [p. 44]

23/5/1916 : « L'heure de la soupe est arrivée. Je suis allé la chercher parce que c'était mon tour. Après, j'ai nettoyé le gourbi, et je suis allé boire au bistrot. Nous avons bu plusieurs litres de vin blanc. Je suis resté au café de 11 à 1 h. [...] Après la soupe, je suis encore allé au bistrot où l'on a bu du pinard blanc. J'en avais tellement bu que j'étais légèrement ému. [...] Ce soir-là, dans la cagna, c'était une vraie foire, ils se disputaient tous car il y en avait tellement qui étaient comme moi. » [p. 102]

25/5/1916 : « Après, je suis allé au bistrot, c'était mon habitude. J'ai encore chanté. Je n'étais pas gazeux comme les autres soirs, je n'avais bu que de la bière. Je suis rentré à 8 h pour l'appel, j'ai cassé la croûte et je me suis endormi. » [p. 104-105]

En plus de mon intérêt pour la redondance du propos, j'ai également porté attention à la manière dont le chasseur Astier évoque la hiérarchie. Sous son crayon, celle-ci n'existe que comme un ensemble indéfini (« ils »), toujours source de contrainte et d'ordres. La manière dont il décrit le monde des gradés présente ainsi un éclairage efficace pour relire différemment les témoignages intellectuels. Elle permet notamment de mieux comprendre le sentiment de méfiance que ceux-ci ont souvent écrit ressentir :

28/5/1916, camp de Frouard : « Ils sont venus nous dire que le réveil aurait lieu qu'à 8 h. » [p. 108]

29/5/1916 : « Après, j'ai continué à écrire et il y a eu rapport. Ils ne nous ont pas dit grand-chose, juste quelques punitions, ce n'était que ce qu'ils savaient nous dire, et que l'après-midi, il y avait exercice. » [p. 110]

30/5/1916 : « J'ai mangé la soupe. Après, il y a eu le rapport. Ils ne nous ont lu que les punitions. Ensuite, ils nous ont conduits aux patates. » [p. 111]

Chez Joseph Astier, c'est donc l'immuable réitération des mêmes éléments dont j'ai voulu rendre compte (mieux que je ne peux le faire dans la place qui m'est ici impartie) et que j'ai voulu prendre au sérieux et questionner. Dans les deux autres témoignages populaires auxquels je me suis intéressé, les correspondances d'Antoine Martin<sup>30</sup> et de la famille Papillon<sup>31</sup>, c'est là aussi la répétitivité du propos qui m'a intrigué, mais peut-être plus spécifiquement encore, la présence récurrente dans ces lettres de formules-types et d'un vocabulaire bien particulier, en tous les cas tout à fait distinctif par rapport à celui couramment mobilisé dans les textes des auteurs issus de la bourgeoisie intellectuelle.

La correspondance d'Antoine Martin, paysan-ouvrier isérois, regorge ainsi de mentions expliquant que lui et ses compagnons « ne s'en font pas ». Début décembre 1914, il écrit devant le conflit qui s'éternise : « J'espérais toujours que ce serait fini pour Noël, et cela n'a pas l'air de finir encore. [...] Nous sommes bien nourris et nous sommes six à l'équipe téléphonique qui ne se font pas de bile. On se distrait les uns les autres, et ils m'appellent tous papa, comme je suis le plus vieux de la bande. » [p. 63] Dans la lettre suivante, il y revient un peu plus classiquement en demandant cette fois à sa femme de ne pas s'angoisser pour lui : « Je t'ai déjà dit que l'on était six fous ensemble. Le matin, on fait le café au lait depuis deux jours. Dans la journée, on se met tous autour de la marmite et on rigole. Le soir, on fait la veillée dans la grange, puis quand papa le commande, tout<sup>32</sup> mes enfants se couchent bien sages. Ils ne font pas pipi au lit. [...] ne te fais pas de bile pour moi, Dieu exaucera nos prières à tous. » [20/12/1914, p. 63]

Encore quelques mois et le thème revient : « Cependant, je ne me fais aucune bile. [...] Tu vois que je ne risque plus rien. Nous sommes

---

30. *La Chasse à l'homme. Lettres de guerre et carnet journalier d'Antoine Martin (1914-1915)*, présentés par Richard Deschamps-Berger, Saint-Michel-de-Maurienne, Les éditions 73/La croix blanche, 1989.

31. *Marthe, Joseph, Lucien, Marcel Papillon...*, *op. cit.*

32. L'orthographe originelle a été systématiquement conservée.

une bande de pas bileux. » [24/02/1915, p. 90] Semblables références à l'humeur noire sont plus présentes encore chez les Papillon. Marcel, le frère aîné clerc de notaire et premier envoyé au front, commence par rassurer ses parents : « Ne vous faites pas de bile, moi je ne m'en fais guère. » [20/08/1914, p. 29] Une semaine plus tard, renchérissement : « J'ai retrouvé tous les copains, nous sommes avec des réservistes de 30 ans, on ne se fait pas grand bile. » [27/08/1914, p. 31] Début décembre, Marcel raconte encore avoir reçu une carte de Simon, son voisin et ami de Vézelay, qui mourra en mai 1915 : « Lui aussi n'a pas l'air de se faire de bile », s'empresse-t-il de préciser. [06/12/1914, p. 54] Décembre, c'est encore le mois de l'apprentissage de la vie militaire pour Lucien, le cadet de la classe 14, encore à la ferme avec ses parents. Marcel lui adresse ses vœux de nouvelle année : « Ne te fais pas de bile. [...] Je suis toujours dans les tranchées, on finit par s'y faire. » [31/12/1914, p. 62] Le 18 janvier, c'est l'autre frère Papillon mobilisé dans les dragons, Joseph, qui écrit à Lucien : « Il ne faut pas te faire de bile, prend le temps comme il vient et c'est tout. » [p. 77]

Chez Antoine Martin comme pour beaucoup d'autres soldats, l'invitation à ne pas s'inquiéter outre mesure tient pour partie à la volonté de ne pas inquiéter les proches. Mais il me semble qu'il ne faut pas la réduire à cette unique fonction, notamment lorsque l'on constate que les répétitions dont elle fait l'objet s'accompagnent d'une exaltation du présent, du court terme, du fait de profiter, dans une sociabilité toujours collective avec ceux qui « savent rigoler », de la « bonne vie ». « Dans mes rares sorties on sort toute l'équipe [de téléphonistes] ensemble », précise-t-il à sa femme. [04/02/1915, p. 83] « Aujourd'hui, je suis à Abbeville pour acheter des fournitures. C'est la bonne vie, il fait un temps superbe », ajoute Joseph Papillon à l'intention de ses parents. [20/04/1915, p. 130] Ne pas se priver, profiter tant qu'on peut du moment présent. Voilà ce que Marcel écrit : « On ne se croirait pas en guerre puisque tous les soirs il y a concert dans les granges. » [11/02/1915, p. 88] Et quelques mois plus tard : « C'est la bonne vie. On va à la pêche dans le canal. » [16/08/1915, p. 197]

L'idée qu'il faut profiter de l'instant parce qu'on ne sait jamais ce que la destinée vous réserve affleure à chacune des lettres ou presque. « À la veillée on joue aux cartes, et puis vers les huit heures les sergents nous donnent leur journal et je fais la lecture. Quand j'ai fini on va se coucher. Vous voyez ainsi qu'il ne faut pas vous ennuyer à mon sujet. Prenez la vie du bon côté et tout ira bien jusqu'au bout », écrit ainsi Antoine

Martin. [24/12/1914, p. 66] Pourquoi faire autrement dans un monde où l'on n'a pas le choix ? Tout juste confronté à ses premiers combats sous les Hauts de Meuse, Marcel Papillon, certes déjà dubitatif, évoque un destin aussi injuste qu'implacable : « Enfin, la destinée est là ? Mais c'est dur à digérer. » [25/09/1914, p. 40] Quelques mois plus tard, il renchérit auprès de son jeune frère Léon, resté à Vézelay : « Puisque l'on parle de la guerre, eh bien moi je n'en vois pas la fin de cette guerre. Je prends les jours comme ils viennent... et un petit bonheur au jour le jour. » [20/02/1915, p. 96] Début mars, c'est encore cette thématique de la résignation que mobilise Antoine Martin : « Il ne faut pas te faire de la bile à mon sujet. [...] On se plie et puis on attend la fin de la guerre en regardant la lune. » [01/03/1915, p. 96] Au printemps, les combats usent l'abnégation de l'aîné des Papillon : « Il n'y a qu'à prendre le temps comme il vient. Malheureusement, il y a beaucoup plus de mauvais jours que de bons », écrit-il. [05/05/1915, p. 138] À la fin du mois, il ajoute : « Que voulez-vous, ce qui doit arriver arrivera. S'il vient à nous arriver malheur, il n'y aura toujours pas de misère derrière nous. » [31/05/1915, p. 153] Fin juillet, devant une permission, la première, repoussée par une maladie, il invoque une malchance chronique : « C'est bien ma veine, je n'ai jamais eu que de la misère sans profit. Ça ne changera jamais. [...] Enfin je ne me fais pas de bile. Pendant que je suis à l'infirmerie, les jours passent. » [31/07/1915, p. 191]

Comme dans le livre, j'ai voulu citer ici longuement des extraits des carnets et correspondances pour bien faire ressentir au lecteur de quoi il est question. D'une certaine manière, plus encore que les écrits des lettrés, ceux des hommes du peuple doivent être lus dans leur intégralité, car c'est ainsi qu'ils donnent leur pleine mesure, quand bien même cette longueur est d'abord une langueur.

### PRENDRE AU SÉRIEUX LA RÉPÉTITIVE LITANIE DES ÉCRITS

La question qui se pose désormais est très simple : que faire de ces textes, dès lors qu'il ne s'agit pas seulement d'en extraire quelques passages exemplaires, mais bien de prendre au sérieux la monotonie qui les caractérise ? Depuis la fin de l'enquête sur les rapports de classe aux tranchées, j'ai pu constater que quelques autres chercheurs avaient choisi d'affronter le même problème. À l'occasion de la publication

*in extenso* des carnets d'un ouvrier-artisan parisien âgé de 20 ans en 1914, Gaston Murlot, l'un des introducteurs de l'ouvrage a consacré sa préface à la défense de « l'intérêt d'un témoignage presque purement factuel<sup>33</sup> ». Sous cet engagement, il s'agit bien de la thématique qui vient d'être évoquée : comment prendre à bras le corps le format particulier des notes du jeune ouvrier ferronnier d'art parisien, soit « l'impressionnante accumulation de "petits" faits, rapportés au jour le jour, avec une précision et une redondance parfois déconcertantes et ce, jusqu'à sa démobilisation en 1919<sup>34</sup> » ? Choissant de s'arrêter sur trois thèmes saillants du témoignage (les corvées de travail, la mort des autres, l'engagement du soldat), Jean-François Jagielski met en lumière plusieurs pistes que je crois décisives pour l'étude du témoignage populaire. D'abord, il souligne sinon l'absence, du moins la grande rareté d'une dimension réflexive, analytique ou interprétative dans le texte de Murlot. À la différence des intellectuels partis pour le front, celui-ci ne livre pas ses sentiments et n'écrit rien qui ait trait à d'éventuelles motivations morales : il n'évoque ni la patrie, ni la défense du territoire, ni ses espoirs de victoire ou même les siens restés à l'arrière. Bref, le soldat artisan ne propose pas un regard méditatif sur sa guerre, il la raconte dans sa matérialité la plus quotidienne, « en rapportant de façon exhaustivement brute les faits<sup>35</sup> ».

Ensuite, Jean-François Jagielski insiste principalement sur l'importance que Murlot reconnaît au travail manuel, sur le plaisir qu'il prend à produire de la « belle ouvrage » ou sur l'ardeur qu'il met à « faire et à bien faire » ce qui lui est demandé. Il montre combien l'artisan ferronnier s'accomplit et s'épanouit dans la réalisation des tâches techniques qui lui sont imposées et confiées – lors des travaux du front – ou qu'il se donne à lui-même – tout ce qui concerne l'artisanat et le bricolage des tranchées, où ses compétences en métallurgie font merveille. Au passage, il note tout l'intérêt qu'il y a à mener une « analyse syntaxique de son récit » : c'est que celle-ci, en effet, « révèle une surabondante utilisation des verbes d'action »<sup>36</sup>.

---

33. Jean-François Jagielski, « Une guerre au ras de la tranchée, ou de l'intérêt d'un témoignage presque purement factuel », in *Un ouvrier-artisan en guerre. Les témoignages de Gaston Murlot, 1914-1919*, Edhisto, 2012, p. 49-56.

34. *Ibid.*, p. 49.

35. *Ibid.*, p. 53.

36. *Ibid.*, p. 54.

Enfin, Jean-François Jagielski indique que les carnets de Gaston Mourlot témoignent d'un fatalisme marqué (la guerre est là, elle s'impose à tous et il faut faire avec), et laisse encore entendre, entre les lignes, que ce fatalisme pourrait bien être l'indicateur d'une forme de conformisme social autant qu'une capacité, faite d'indifférence têtue, à faire face à l'enfermement des premières lignes. Comme pour Joseph Astier, le préfacier remarque que le soldat puis sous-officier Mourlot reste « à de rares exceptions près, assez indifférent au regard que porte la hiérarchie sur lui<sup>37</sup> », en même temps que continûment et parfaitement discipliné.

Il me semble qu'on peut poursuivre et aller plus loin dans cette direction, ce que j'avais commencé à faire dans *Tous unis dans la tranchée*. Suivre les pistes qui viennent d'être évoquées, c'est soulever l'hypothèse suivante : est-il possible de mettre au jour une écriture populaire de la tranchée (un vocabulaire, une syntaxe, une grammaire) qui rende compte d'un mode d'être en guerre propre aux soldats du peuple, tout comme il existe une écriture savante du front qui témoigne des attentes et des perceptions de la bourgeoisie intellectuelle quant à ce que doit être la « bonne » manière de faire la guerre, contribuant ainsi à fabriquer un rapport lettré au conflit<sup>38</sup> ? L'enjeu ne consiste pas ici à noter et à étudier l'émergence d'un argot du poilu, qui a tant fasciné la bourgeoisie de l'époque, et pas même à saisir, de façon plus large, ce qu'a pu être la « langue du feu » issue des tranchées, même si ce sont des questions tout à fait essentielles<sup>39</sup>. Le point concerne moins la question de la guerre que celle de la classe : en s'intéressant à la structure des écrits de soldats du rang, il s'agit d'avancer que la redondance et la factualité des récits des classes subalternes reflètent, comme chez Joseph Astier, Antoine Martin ou Gaston Mourlot, des manières populaires de « faire avec » un environnement quasi exclusivement composé de contraintes et de difficultés. Dans l'objectif de mettre en exergue et de solidifier ce lien entre format d'écriture et style de vie, plusieurs opérations de recherche

---

37. *Ibid.*, note 53 p. 51.

38. Sur ce type d'enjeux sociaux de l'écriture, lire Christian Jouhaud, Nicolas Shapira, Dinah Ribard, *Histoire, littérature, témoignage. Écrire les malheurs du temps*, Gallimard, 2009.

39. Sur les débats, contemporains de la guerre, au sujet de l'argot des tranchées, lire Christophe Prochasson, « La langue du feu. Science et expérience linguistiques pendant la Première Guerre mondiale », *RHMC*, juin-sept 2006, 53-3, p. 122-141.

sont possibles, qui dessinent l'arrière-plan méthodologique de ce à quoi pourrait ressembler une future histoire populaire des tranchées.

D'abord, et ce n'est pas qu'un détail, cette histoire doit sans doute prendre l'aspect du livre plutôt que de l'article. Elle passe en effet nécessairement, à mon sens, par un recours dense et abondant à de longs extraits des témoignages eux-mêmes, afin de restituer précisément la redondance spécifique des textes populaires. Rendre compte de la guerre des soldats du rang et de leur manière de tenir, c'est en premier lieu prendre conscience de la clôture d'une vie contrainte, et souvent jusque dans les moments de repos, par un ordonnancement imposé de l'extérieur.

Et dans le même ordre d'idées, il faut indiquer qu'elle ne reposerait pas sur la totalité des témoignages populaires disponibles, mais seulement sur la sélection dans cet ensemble des seuls journaux (50) et correspondances (47) écrits au jour le jour et si possible non retouchés. La première tâche à venir consiste donc à exclure le tiers des textes édités existants parce qu'ils sont des souvenirs rédigés souvent longtemps après le conflit (43, soit 30 % du total), et dans un style épousant (plus ou moins bien) celui, anobli par ses usages littéraires, des mémoires. Or, on l'a compris : si l'on pose l'hypothèse que les manières populaires d'être en guerre sont « lisibles » dans la structure du témoignage, alors il faut nécessairement s'en tenir à ceux rédigés dans le cours même du quotidien du conflit.

Ensuite, seconde piste de travail, cette histoire populaire passe par le maintien d'une comparaison stricte et constante avec les témoignages des membres de la bourgeoisie intellectuelle, mais aussi avec les textes rédigés par des transfuges de classe ou des encadrants des classes populaires (instituteurs, érudits locaux, prêtres, militants syndicaux ou politiques). Une telle confrontation a plusieurs objectifs : elle permet de maintenir la question de la domination sociale à l'horizon de la recherche, de mieux comprendre ce que la politisation des classes populaires fait au témoignage, et enfin – et surtout – de constater la spécificité de la structure langagière des comptes rendus populaires.

Dans des travaux récents, Benoist Couliou et Philippe Salson ont bien montré l'intérêt qu'il y a à tenir la comparaison. Le premier met en avant l'obligation de prendre en compte les différences sociales lorsque l'on s'intéresse aux perceptions du temps dans la tranchée. Sans surprise, il montre qu'on peut distinguer « ceux qui perçoivent la guerre et sa durée comme des épreuves purement extérieures, face auxquelles on ne

peut rien, et ceux chez qui on assiste à une volonté d'intériorisation de l'épreuve, vécue comme l'occasion d'une révélation sur soi-même<sup>40</sup> ». À ce point de l'article, nul besoin de redire qui sont les premiers et qui sont les seconds. Reste que si l'on peut s'accorder sur la conclusion, la démonstration empirique a ceci de particulier qu'elle ne mobilise, sur ce point précis, aucun écrit populaire. Le phénomène tient en partie aux strictes limites de taille qui étaient imposées à l'auteur, mais pas seulement. Plus fondamentalement, il conduit à observer que les paysans, ouvriers et artisans envoyés en première ligne n'écrivent pas eux-mêmes qu'ils se battent « par honnêteté, par habitude et par force », ou parce qu'ils ne peuvent « faire autrement », pour reprendre la formule si forte et commentée du normalien Louis Mairet, évoquant les raisons pour lesquelles les hommes qui l'entourent poursuivent le combat<sup>41</sup>. Le constat du fatalisme se fait à la troisième personne et dans la langue des témoins lettrés, qui est aussi celle de l'historien. Ainsi des mentions où est constatée « la certitude qu'on n'est plus maître de son destin » : elles qualifient le rapport au temps des classes populaires, mais s'appuient pour ce faire sur la plume des intellectuels lorsqu'ils décrivent la ténacité des hommes qui les entourent – une question de « grande résignation » bien plus que de « grands mots », écrit par exemple le professeur de langues et traducteur Paul Cazin<sup>42</sup>. C'est ce déséquilibre réflexif qui rend d'autant plus indispensable l'examen des modalités par lesquelles ce fatalisme peut se faire ressentir ou se donner à voir, indirectement, dans la structure des écrits populaires elle-même. Fatalisme qui, dans ce cadre, peut être interprété certes comme une forme de remise de soi, mais aussi comme une manière, qui peut aller jusqu'au freinage, de s'adapter positivement à une situation sur laquelle on n'a guère de prise.

Dans son enquête sur l'occupation allemande dans l'Aisne, Philippe Salson met en œuvre semblable confrontation, sur la même question des perceptions du temps vécu, entre témoignages bourgeois (les plus

---

40. Benoist Couliou, « Ulysse et Damoclès. L'identité sociale des combattants français et leur perception de la durée (août 1914-décembre 1915) », in François Bouloc, Rémy Cazals et André Loez (dir.), *Identités troublées, 1914-1918. Les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Toulouse, Privat, 2011, p. 67-70.

41. Louis Mairet, *Carnet d'un combattant (11 février 1915-16 avril 1917)*, Crès, 1919, p. 174.

42. Paul Cazin, *L'Humaniste à la guerre. Hauts de Meuse, 1915*, Plon, 1920, p. 49-50.



nombreux) et témoignages populaires<sup>43</sup>. L'auteur montre ainsi avec une grande précision que les uns et les autres ne réagissent pas du tout à l'identique face à l'impression d'allongement du temps dans une guerre qui n'en finit pas. Les membres de la bourgeoisie locale commencent par consigner avec scrupule l'immobilité et la monotonie (« rien de nouveau »), mais très rapidement ils préfèrent suspendre, voire arrêter leur journal. « Nous n'avons pas ces temps derniers eu d'événements notables, sauf les petits faits journaliers », écrit par exemple le sucrier et président de la chambre d'agriculture Louis Brunehant le 14 mars 1915, avant de stopper définitivement son texte. « J'arrête ici pour le moment ces notes journalières, dont l'affligeante monotonie sans rien apprendre à personne, puisque nous sommes murés comme dans une prison, ne peut produire dans l'âme que le découragement et la désespérance », renchérit le professeur de lettres Alexis Dessaint pour expliquer, dès le 30 septembre 1914, une suspension provisoire. Le 2 octobre 1917, Susanne Beck, épouse de percepteur, se contente quant à elle d'un bref : « Rien de noté depuis plusieurs jours parce que c'est toujours pareil<sup>44</sup>. »

On retrouve, derrière les mots de ces civils subissant chez eux une « captivité éreintante », une position comparable à celle du journaliste au *Temps* et officier de cavalerie Émile Henriot, expliquant qu'un journal de guerre devrait être ennuyeux pour être réaliste, et donc qu'il ne saurait être tel : « Souvent, je rêve d'un journal de guerre, scrupuleusement tenu, au jour le jour, et disant tout ce qui passe dans un cœur et une tête d'homme, au front, montrant dans sa répétition exacte et monotone ce qu'est la vie de combattants partagés entre le cantonnement du repos, où ils ne se reposent pas, et les premières lignes, où ils ne se battent pas. Tout soldat qui lirait ces pages s'y reconnaîtrait en disant : "C'est ça." Mais ce serait sans doute le comble de l'ennui, pour peu que ce livre fût fidèle<sup>45</sup>. »

À ces carnets lettrés qui se refusent à n'avoir rien à raconter, les agendas populaires opposent souvent un saisissant contraste, parce qu'eux persistent au contraire à inscrire sur le papier, non leurs états d'âme ou appréciations personnelles, mais l'inventaire des travaux

---

43. Philippe Salson, *1914-1918 : les années grises. L'expérience des civils dans l'Aisne occupée*, thèse d'histoire de l'université Montpellier III, 2013, vol. 2, p. 701-714.

44. *Ibid.*, cité p. 707.

45. Émile Henriot, *Carnet d'un dragon dans les tranchées (1915-1916)*, Hachette, 1918, p. 187.

quotidiens qui leur sont imposés. Exactement comme pourraient le faire un ouvrier, un domestique ou un employé dans leur vie civile : les gens du peuple n'ont souvent d'autre choix dans leur travail que celui de tâches répétitives et qui deviennent primordiales dans leur vie. Par rapport aux récits des lettrés, fréquemment écrits pour être lus par d'autres et ayant pour fonction d'élever le propos par delà la banalité du quotidien, les seconds, d'abord écrits pour être relus, tendent plutôt à fixer les lieux et les événements<sup>46</sup>, un peu comme peuvent le faire les graffiti laissés dans les grottes du front pour affirmer une présence (« j'étais là ») voire conjurer le sort (« je suis encore vivant »)<sup>47</sup>.

Dans l'Aisne occupée, Lucienne Telotte, célibataire de 37 ans travaillant à la ferme familiale, écrit les mêmes phrases à rallonge, sans toujours établir de lien entre les différents éléments mentionnés, qu'on peut lire sous le crayon du soldat Astier : « Le lendemain je suis obligé, de me lever aussi que papa, pour aller retirer la vache et une génisse de chez cousine Louise, pour mettre leurs chevaux [ceux des soldats allemands] à la place, heureusement qu'il fait un beau clair de lune, car nous en rencontrons quelques uns qui eux aussi sont affairés, ils n'ont même pas l'air de nous voir, il y a beaucoup de soldats rien qu'au chardon vert il y a 200 hommes, les canons et les caissons sont sur la place. Nous avons la batteuse la veille et le Lundi de Pâques. 2 Allemands qui viennent pour le grain sont toujours là, à demander combien nous avons battu dans la journée. Ils avaient évalué notre meule à 40 quintaux, nous ne leur en avons fourni que 28, sous le prétexte que le grain n'avait pas rendu beaucoup, nous sommes obligés de cacher le reste car des perquisitions sont toujours à craindre<sup>48</sup>. »

---

46. Luc Capdevila montre que les cartes postales servent de « support-mémoire » au soldat, qui les utilise en séparant strictement le texte destiné à sa femme ou à son enfant de l'image qu'il se réserve pour l'avenir, y inscrivant fréquemment « souvenir de la guerre » avec, à même la photographie, un nom de lieu et une date (« L'expérience de guerre d'un combattant ordinaire », art. cité).

47. Lire Benoit Decock, « L'art rupestre de la Grande Guerre. La carrière du Premier Zouave de Confrécourt », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 183, 1996, p. 141-149.

48. Témoignage de Lucienne Telotte conservé par sa famille du 2 au 05/04/1915, cité par Philippe Salson, *1914-1918 : les années grises*, op. cit., p. 711. Le texte, qui ne précise pas qui sont les personnes mentionnées, faisait sans doute fonction d'aide-mémoire strictement privé.

Une autre jeune fille de 16 ans, Alice Rousseau, cinquième enfant d'un cheminot serre-frein d'un village près de Laon, raconte sur un mode comparable ses journées harassantes dans le cadre des travaux forcés imposés par l'occupant, situation qu'elle note dans la marge sans autres plainte ni commentaire : « Le 1 août, passage d'aéroplanes, ordre du commandant [allemand] de travailler toute la journée et personne ne travail l'après-midi, il met 5 soldats, père Georges et grand papa [surnoms donnés à deux gendarmes] pour aller chercher toutes les personnes des quartiers environnant, on annonce par ordre du commandant si toutes les personnes ne se rendent pas aux champs ainsi que tous les cultivateurs, on sera puni très sévèrement. Je suis malade après 6 semaines de travaille sans arrêt. [illisible] cette après-midi les soldats arrivent, ils me mettent au bas du lit, il me faut [illisible] marcher. Le soir père Georges étant soul, il arrive à l'heure du départ et nous fait enlever une pièce de 3 setiers [unité de mesure], il veut enfiler Cari à la Baïonnette, il faut retourner père Tolérer par fois, il nous fait quitter à 9h du soir<sup>49</sup> ».

Adossée à des mises en parallèle de ce type, la troisième piste de travail conduit, logiquement, à sauter le pas de l'enquête statistique pour proposer une étude comparée de la structure-type des témoignages lettrés et populaires. Ici encore, des chercheurs ont ouvert la voie. On peut d'abord emprunter à Philippe Salson son indicateur de densité temporelle des témoignages, aussi simple qu'efficace. Il consiste à calculer le nombre de jours racontés par page de texte. L'auteur construit à partir de ces dénombrements des graphiques à la structure bien différenciée<sup>50</sup>. D'un côté, les écrits de la bourgeoisie ont une structure temporelle plus ou moins hiératique, fonction dans le court et moyen terme de l'importance reconnue par l'auteur aux événements, et tendant le plus souvent, à long terme, à marquer un mouvement haussier illustrant la progressive inscription des expériences dans la monotonie du quotidien (plus la guerre s'allonge, moins ils en disent, faute de juger leur existence « intéressante »). De l'autre, la courbe de densité fabriquée à partir des textes populaires a l'allure d'une ligne horizontale traduisant la régularité quasi immuable avec laquelle

---

49. Témoignage d'Alice Rousseaux du 08/01/1915, cité *ibid.*, p. 712. Là encore, les personnages ne sont pas présentés, le journal étant sans doute destiné à ses frères, dont elle est séparée.

50. *Ibid.*, p. 708-710 pour des exemples.

les témoins écrivent, mais aussi celle de la taille des résumés qu'ils consacrent à chacune de leur journée.

Au-delà d'un indicateur de ce type, il semble encore indispensable, si l'on veut vérifier sérieusement l'hypothèse de l'analogie entre formes de vie populaire et modalités d'écriture de soi au front, de s'engager, *via* une analyse lexicométrique comparée, dans l'étude de la grammaire et du vocabulaire propres à chacun des types de témoignages. Seul un tel travail permettra de valider à la fois la spécificité des manières populaires d'écrire (c'est-à-dire de vivre) la guerre, mais encore tout ce qui les sépare de celles propres aux membres des classes dominantes, souvent leurs gradés. Il y a plus de vingt ans maintenant, Philippe Dautrey a montré les potentialités d'une telle analyse lexicométrique en l'appliquant au carnet de guerre tenu par un paysan de l'Indre mobilisé dans l'artillerie, Jules Talmon<sup>51</sup>. D'un côté, l'auteur souligne, comptages à l'appui, combien le texte est tout entier dominé par le « nous » collectif de l'escouade ou de la compagnie, derrière lequel l'individu Talmon n'apparaît que rarement. Jamais le soldat ne se permet une réflexion, positive comme négative d'ailleurs, sur la guerre ou l'armée. Mais de l'autre, Philippe Dautrey met aussi en avant l'émergence de la distinction entre temps subi et temps personnel dans le journal, de même que la complexification de l'usage argumentatif de la conjonction « mais » au long du carnet, selon qu'elle a le sens d'une opposition, d'une restriction ou d'une simple transition<sup>52</sup>. Au total, et c'est la thèse de l'article, il souligne combien ce rural, supposément peu habitué à écrire avant-guerre, s'est efforcé, petit à petit, de différencier son texte à la fois de l'agenda et du journal de marche. Pourtant, je crois que l'auteur va trop loin dans l'adoption du point de vue populiste (au sens de la distinction évoquée dans le *Savant et le Populaire* entre misérabilisme et populisme<sup>53</sup>) lorsqu'il fait de la mention « Réveillé à minuit : l'eau tombait sur moi, j'avais le côté tout enfondu. On ne fait pas attention à cela » un indicateur de l'acceptation volontaire de l'ordre militaire par le soldat Talmon, ou plus encore, lorsqu'il conclut

---

51. Philippe Dautrey, « Écrire sa guerre. Analyse d'un carnet de guerre », *Histoire & Mesure*, 1992, vol. 7, n° 3-4, p. 249-280.

52. Dans le même sens, Luc Capdevila montre combien la durée de l'éloignement rend observable, sur les cartes postales du couple, le progressif et difficile apprentissage des manières et formules pour « traduire ses sentiments par écrit » (« L'expérience de guerre d'un combattant ordinaire », art. cité).

53. *Op. cit.*

que le paysan « n'est plus seulement un témoin qui consigne ce qu'il perçoit, mais un individu qui analyse ce qu'il ressent : le temps du journal de guerre est devenu celui d'un journal personnel », ou que « l'ancien combattant qui naît de la durée des combats est devenu un homme né de l'écrit, plus rationnel, plus autonome, mieux armé intellectuellement »<sup>54</sup>. Certes, l'auteur peut à juste titre avancer que les transformations qu'il note sont observables précisément grâce à l'analyse lexicométrique. En ce sens, il donne des indications très intéressantes sur les raisons qui poussent ces hommes du peuple à tenir un carnet et à y trouver intérêt, voire plaisir, dans leur maîtrise de mieux en mieux assumée de leur rédaction. Par delà la répétitivité, eux aussi écrivent pour eux-mêmes. Mais il me semble que Philippe Dautrey tord le bâton trop loin en ce sens, d'abord parce que le texte de Talmon n'est comparé à aucun autre témoignage, et notamment à ceux des lettrés (ce qui conduirait à mesurer tout ce qui l'en sépare encore, y compris après des mois « d'apprentissage » d'une écriture « pour soi »), mais encore et peut-être surtout parce qu'il n'évoque que trop rarement les correspondances entre le contenu du journal de Jules Talmon et les modes de vie populaires (fait exception ici le passage concernant « le temps de la fête »), des parallèles qui permettraient justement de mieux rendre au soldat Talmon, par delà l'universalité postulée de son statut de citoyen, son épaisseur sociale propre. Bref : de rappeler ce que le contenu comme le style du journal doivent à la condition de son auteur.

En ce sens, la quatrième piste de travail conduit à réinsérer l'enquête à la fois dans la littérature existante consacrée aux classes populaires et dans le style de vie civile de chacun des témoins. C'est ce que j'ai commencé de faire, à propos des témoignages de Joseph Astier, Antoine Martin ou des frères Papillon, en cherchant à établir des concordances entre leurs carnets de guerre et les descriptions des cultures populaires britanniques de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle proposées par Richard Hoggart dans *La Culture du pauvre*<sup>55</sup>. Il s'agissait notamment de souligner combien les notations banalement quotidiennes des soldats montraient parfaitement comment le fatalisme et le je-m'en-fichisme des classes populaires, longuement décrits par l'universitaire (lui-même « transfuge

---

54. Philippe Dautrey, « Écrire sa guerre... », art. cité, respectivement p. 261, 278 et 279.

55. *Op. cit.*

de classe »), avaient pu aisément être transférés sur le front <sup>56</sup>. Avec ce problème, immédiatement perceptible dans les pages qui précèdent, que l'association entre répétitivité des textes et fatalisme des attitudes semble conduire l'analyse, plus encore qu'à l'habitude, à « ne retrouver la spécificité des attitudes populaires, comme l'écrivait Jean-Claude Passeron, que dans le manque ou le manquement, “défaut de motivation”, manque d'intérêt ou absence d'aspiration <sup>57</sup> ». C'est là, je crois, la faiblesse et la force du parallèle que de retrouver sous ces mots précisément l'attitude que la hiérarchie officière aurait pu reprocher à quelqu'un comme Joseph Astier, coupable à coup sûr, si elle avait lu son carnet, de défaut de motivation ou autre manque d'intérêt. Essayons de creuser un peu ce que recouvre ce rapprochement et en quoi il peut être utile au programme développé dans ces pages.

La mise en équivalence des attitudes dans le monde civil et aux armées concerne évidemment les rapports hiérarchiques directs entre les hommes et les gradés. Chez les chasseurs alpins Martin et Astier, on observe ainsi une même attitude de distance résignée vis-à-vis des contraintes militaires. Pour les deux hommes, il s'agit bien de « ne pas chercher à comprendre », comme l'écrit explicitement le premier nommé, là encore une attitude ambivalente faite de discipline, *a minima* ou de façade, autant que de capacité à rester indifférent aux constantes injonctions venues d'en haut : « Mais il ne faut pas chercher à comprendre dans l'armée. Quand on a la santé, il ne faut pas se faire de la bile et se laisser vivre. Si l'on vous commande du travail : le faire. Si l'on ne vous dit rien : rester tranquilles. Voilà le métier. » [07/01/1915, p. 68] « Je te dirai aussi que le caporal blessé est revenu aujourd'hui. J'en suis bien content. Il est vrai que je ne puis plus espérer des galons, mais au moins j'aurai beaucoup moins de soucis. Je n'aurai plus à remplir les fonctions de chef de poste. Ainsi, je n'ai plus qu'à faire ce que l'on me commande. Si l'on me dit “vient”, je viens. Si l'on me dit “vas”, je pars, ou si l'on me dit “dort”, je roupille en paix, sans avoir à penser si telle ou telle chose est faite. » [10/03/1915, p. 99]

Comment ne pas songer, à lire ces lignes ou celles où Joseph Astier usait du pluriel indéfini « ils » pour évoquer les gradés, aux passages que

---

56. Richard Hoggart, *La Culture du pauvre*, *op. cit.*, notamment « Bien vivre et laisser vivre », p. 137 *et sq.* ; « Des jouissances au jour le jour : le destin et la chance », p. 183 *sq.* et chap. 9, « Le je-m'en-fichisme ».

57. *Ibid.*, « Présentation » p. 19.

Richard Hoggart consacre à la défiance des classes populaires pour le « monde des autres », « inconnu et souvent hostile » ? Significativement d'ailleurs, le professeur de littérature termine son paragraphe par une référence à la guerre et aux punitions : « Aux yeux des couches les plus pauvres en particulier, le monde des “autres” constitue un groupe occulte, mais nombreux et puissant, qui dispose d'un pouvoir presque discrétionnaire sur l'ensemble de la vie : le monde se divise entre “eux” et “nous”. “Eux”, c'est, si l'on veut, “le dessus du panier”, “les gens de la haute”, ceux qui vous distribuent l'allocation-chômage, “appellent le suivant”, vous disent d'aller à la guerre, vous collent des amendes <sup>58</sup>. »

Un peu plus loin dans le livre, Richard Hoggart consacre encore quelques pages à décrire l'attitude générale des dominés, cette fois non plus face aux ordres qu'ils reçoivent, mais en contrepoint aux injonctions à la noblesse d'âme dont ils sont régulièrement l'objet : « Les membres des classes populaires sont assiégés par une foule d'abstractions : on leur demande de se “dévouer au bien public”, “d'être de bons citoyens”, “de concevoir que tous doivent être au service de la collectivité”. Si ces appels ne trouvent généralement pas d'écho et ne représentent que des formules creuses, c'est que les membres des classes populaires ne pensent pas que de telles injonctions s'adressent vraiment à eux. [...] Quand le monde extérieur, “la société” ou le monde des “autres”, a besoin d'eux, il y a toujours quelqu'un pour leur dire ce qu'il faut faire et où il faut aller <sup>59</sup>. »

À l'évidence, c'est précisément une interaction de ce type que raconte Joseph Astier lorsqu'il évoque une scène où la hiérarchie du régiment tente un petit exercice de propagande patriote. Mais cette fois-là comme en bien d'autres occasions au long du carnet, le discours du capitaine paraît relever d'une langue étrangère au soldat. 25/05/1916 : « Tous les jours, le capitaine était en train de nous passer une revue ou de visiter si le cantonnement était propre. [...] Après cette revue, il nous a lu une décision, nous parlant de patriotisme à toutes les phrases. C'était le mot en avant. C'était une lettre de la fille du président ainsi que le régime et le moral des troupes allemandes. Tout cela, c'était pour nous donner du courage et du patriotisme, car on est tellement dégoûté de cette vie ! Mais ça n'y fera rien. » [p. 103]

---

58. *Ibid.*, p. 117-118.

59. Richard Hoggart, *La Culture du pauvre...*, *op. cit.*, p. 150-151.

Enfin, on peut encore noter le parallèle à propos du vocabulaire de la soumission à la destinée dont témoignent les écrits populaires, manière de s'adapter là où l'on n'a pas prise en même temps que moyen de ne pas s'en laisser compter. Dans leurs correspondances respectives, Antoine Martin comme les frères Papillon incitent leurs familles et amis, comme on l'a vu plus haut, à ne pas s'inquiéter outre mesure (« On ne se bile pas » ; « Nous ne sommes pas des bileux »). Évidemment, la récurrence de ces remarques peut et doit être lue comme une volonté de rassurer les proches. Pourtant, il me semble qu'elle ne saurait se réduire à cette seule fonction. C'est du moins ce que suggère la comparaison des innombrables maximes observables sous leur crayon de tranchée avec celles recensées par Richard Hoggart dans son ouvrage (et encore « On verra bien », « Qui vivra verra », « C'est la vie », « Prendre la vie comme elle vient »). D'autant que cette exhortation à ne pas s'en faire s'accompagne, on s'en souvient, d'une exaltation du présent, du court terme, du fait de profiter, dans une sociabilité toujours collective avec ceux qui « savent rigoler », de la « bonne vie ». Autant d'éléments dont Richard Hoggart a montré qu'ils étaient intimement attachés au style de vie au jour le jour des classes populaires britanniques de la première moitié du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle. Évoquant l'ensemble de ces attitudes empreintes de fatalisme, le professeur note justement qu'elles « s'apparentent surtout à la réaction du conscrit contraint de faire contre mauvaise fortune bon cœur » parce qu'on « ne demande pas [aux membres des classes populaires] de prendre le monde à bras-le-corps et de le transformer<sup>60</sup> ». Je crois que nulle autre phrase ne saurait mieux rendre compte du caractère redondant des carnets et lettres des soldats du peuple, mais encore indiquer en quoi ils se différencient aussi fortement de ceux de la bourgeoisie lettrée, précisément au sens où celle-ci s'octroie, au front pas moins qu'ailleurs, le monopole ou le privilège de l'universel. L'absence fréquente de dimension réflexive dans les écrits populaires ne renvoie pas à une incompétence littéraire, mais d'abord à la situation de domination dans laquelle ces hommes vivent un destin collectif perçu comme « certain d'avance ». Le front, autant sinon plus encore que le monde civil, est un environnement dans lequel il n'est aucunement attendu d'eux qu'ils donnent leur avis. Un cadre militaire où le « choix du nécessaire » est, plus que jamais sans doute au long de leur existence, la seule posture qui leur soit

---

60. *Ibid.*, p. 137.



laissée<sup>61</sup>. Comprendre comment les soldats ordinaires ont tenu, c'est nécessairement intégrer à l'analyse cette soumission à la destinée si caractéristique des modes de vie populaires dans les univers ségrégués qui furent les leurs et par laquelle ils tendent, au front peut-être plus que jamais, à faire face aux épreuves de l'existence<sup>62</sup>.

NICOLAS MARIOT

Chercheur au CNRS, Nicolas Mariot est aussi membre du Crid 14-18, <[www.jourdan.ens.fr/mariot/](http://www.jourdan.ens.fr/mariot/)>. Ses travaux portent sur les rapports entre conformisme et engagement dans les sociétés occidentales. Il a notamment publié *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province, 1888-2002* (Belin, 2006), avec Claire Zalc, *Face à la persécution, 991 Juifs dans la guerre* (Odile Jacob, 2010) et récemment *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple* (Seuil, 2013).

---

61. Je fais référence au titre du si décrié chapitre 7 de *La Distinction*, *op. cit.*, p. 433-461.

62. Je remercie Jean-François Jagielski, Thierry Hardier, Xavier Vigna et mes camarades coordinateurs de ce numéro pour leurs remarques et conseils.